

Guérison et salut

« Sois guéri ». « Ta foi t'a sauvé. »

Nombreux sont les récits évangéliques où Jésus agit en guérisseur et se révèle comme Sauveur. C'est parfois à la même personne – un pécheur, un malade... – qu'il adresse les mots qui guérissent et la parole qui sauve. Pour lui, guérir et sauver sont-ils un seul et même acte ? Il peut être éclairant pour notre connaissance du Christ de ne pas nous contenter de cette réponse. Tentons plutôt d'établir une distinction, voire une hiérarchie, entre ces deux manifestations du Seigneur. Sans doute fera-t-elle en nous la lumière sur deux aspirations qui s'entremêlent également dans notre intelligence et notre cœur : la soif de guérison et l'attente du Salut. Tout cela à une époque peu travaillée par la question du Salut, mais volontiers fascinée par celles de la guérison et de la bonne santé...

À la lumière des dictionnaires...

Les dictionnaires usuels balisent bien pour nous les étapes d'une distinction entre guérison et salut.

Ils définissent la guérison comme le fait d'être délivré d'un mal physique ou moral. Elle a donc un lien avec la santé et la délivrance. Être guéri, c'est retrouver la santé, dans notre culture où elle concerne le corps dans sa globalité – ce corps avec lequel j'entre en relation avec les êtres, les choses, l'espace, le temps. Je suis donc guéri lorsque je retrouve un corps capable d'entrer en relation. Le salut, lui, est le fait d'échapper à la mort, à un danger et de (re)trouver un état heureux et prospère, ce qui le relie aux notions de délivrance et de bonheur.

La consultation des dictionnaires conduit très vite à distinguer les deux types de délivrance, en prenant en compte leur rapport différent au temps. La guérison apporte une délivrance inscrite dans le temps, et donc limitée dans le temps : elle n'empêchera pas le malade guéri de perdre à nouveau la santé, voire de mourir. Côté salut, les dictionnaires suggèrent *a contrario* une permanence : ils insistent sur le fait que le sauvé est définitivement à l'abri du danger de mort, heureux pour toujours. Voilà pourquoi salut s'écrit généralement avec une majuscule : il est de l'ordre de l'absolu. D'où son appartenance à la sphère religieuse. La plupart de religions prétendent indiquer le chemin vers un bonheur définitif ; on parle de « religions de salut ». À signaler d'ailleurs qu'en général, pour ces religions, le Salut est é-ternel, hors du temps, objet d'une promesse pour l'avenir, dans un au-delà du temps. Après la Mort.

Ainsi, pour la plupart des religions, la guérison peut être expérimentée ici bas, le Salut, non. Qu'en est-il pour la religion chrétienne ?

La chair

Un mot du Christianisme est un pivot pour toute réflexion sur le lien entre guérison et salut, un mot que la foi chrétienne tire de son enracinement dans l'anthropologie biblique, le mot chair.

Pour la culture judéo-chrétienne, la chair est en effet tout ce qui, dans l'homme, est exposé aux effets du temps, fragile, passager, soumis à l'usure : mon corps, mes organes, mais aussi ma mémoire, mon dynamisme... – tout ce que je peux vouloir maintenir en bon état et soigner le cas échéant. La chair dans sa précarité aspire donc, tout au long d'une vie, à la bonne santé et à la guérison.

Or, le dogme fondamental (et scandaleux) du Christianisme, ce qui en constitue la Bonne Nouvelle, concerne la chair : nous croyons en un Dieu in-carné. L'Incarnation rend possible l'échange : Dieu prenant chair, « il devient tellement l'un de nous que nous devenons éternels » (Préface de la Nativité III). À la chair s'ouvre donc l'accès au Salut en tant que guérison éternelle. Ce que notre Credo exprime par la foi en la résurrection de la chair.

À la lumière de l'évangile

Un court récit évangélique peut nous éclairer.

Luc 17

¹² À son entrée dans un village, dix lépreux vinrent à sa rencontre. Ils s'arrêtèrent à distance ¹³ et élevèrent la voix pour lui dire : « Jésus, maître, aie pitié de nous. » ¹⁴ Les voyant, Jésus leur dit : « Allez vous montrer aux prêtres. » Or, pendant qu'ils y allaient, ils furent purifiés. ¹⁵ L'un d'entre eux, voyant qu'il était guéri, revint en rendant gloire à Dieu à pleine voix. ¹⁶ Il se jeta le visage contre terre aux pieds de Jésus en lui rendant grâce ; or c'était un Samaritain. ¹⁷ Alors Jésus dit : « Est-ce que tous les dix n'ont pas été purifiés ? Et les neuf autres, où sont-ils ? ¹⁸ Il ne s'est trouvé parmi eux personne pour revenir rendre gloire à Dieu : il n'y a que cet étranger ! » ¹⁹ Et il lui dit : « Relève-toi, va. Ta foi t'a sauvé. »

Ce jour-là, parmi les malades que Jésus guérit, seul un Samaritain revient pour rendre gloire à Dieu, et les gestes qu'il pose alors (vv. 15-16) manifestent une vénération quasi divine de Jésus. En retour de cette reconnaissance, il ne reçoit rien de plus qu'une parole : à ce 10^e homme, Jésus ne confirme pas sa guérison, il affirme son salut. Nous notons le « *Relève-toi* », qui est du vocabulaire de la Résurrection, mot-clé du Salut chrétien. Mais il n'est pas question d'un salut à venir. Jésus n'annonce pas une récompense pour l'au-delà. « *Ta foi t'a sauvé* » ; tu es **déjà** sauvé. On trouve ici une composante spécifique de la foi chrétienne, sa nouveauté radicale : nous croyons en un Dieu incarné, entré dans

la chair. En se faisant homme, le Dieu éternel rejoint le temps : le Salut qu'il annonce l'accompagne, il est déjà là, dans le temps.

Dès lors, la différence que nous établissions, liée au temps, entre guérison et Salut, perdrait-elle de sa pertinence ? Qu'en est-il de la guérison (par essence temporaire), si le Salut (de soi éternel) est lui aussi entré dans le temps ? Jésus ne dit pas qu'elle le précède sur la ligne du temps, puisqu'en sa personne, le Salut est *déjà là* ; on dira plutôt qu'elle l'annonce, qu'elle le manifeste. L'univers biblique exprime ce lien en disant qu'elle en est un signe. Au Samaritain est donnée la signification ultime de ce qui vient de se passer. Le Christ révèle que la guérison de la lèpre dispose à un bonheur plus grand : l'accueil d'un Salut tout proche, la rencontre du Sauveur. La lèpre pourrait revenir, le Salut ne serait pas remis en cause. Le signe disparaîtra, pas le Salut lui-même, ni le Sauveur.

Savoir que le Sauveur est là, devant lui, c'est savoir (revenons à la définition) que la Mort est vaincue, que le Bonheur est déjà là. Recevoir cette annonce offre au Samaritain de vivre autrement ce qu'il doit vivre. La vie est transformée pour cet homme. Elle l'était déjà grâce à la guérison, mais Jésus lui révèle qu'il y a infiniment plus à vivre, et définitivement.

Le récit n'enseigne pas seulement que, par Jésus Christ, la chair de l'homme peut être purifiée – se montrant ce jour-là plus forte que la maladie. La vérité ultime est qu'elle triomphe de la Mort, qu'elle va ressusciter. De fait, dès cette vie, le corps guéri de cet homme entre en relation avec Dieu, l'origine de toute relation. C'est un corps à qui est offerte la perfection de la relation – ouvrant à un bonheur qui n'a pas de fin.

Qu'en est-il pour nous aujourd'hui, à une époque qui voue à la bonne santé et donc à ce qui la maintient et la rétablit, un attachement qui relève parfois du culte ?

La guérison a sa juste place

Certes, il est facile à un chrétien de lire dans un événement de guérison le signe de la bénédiction divine ! Mais prendre la guérison au sérieux, l'accueillir pleinement pour ce qu'elle est dans le plan de Dieu - un signe du Salut qui vient – ne doit pas nous aveugler : elle n'est qu'un signe parmi d'autres, non l'unique signe. Il en est d'autres. Jésus évoque ce qui manifeste le Royaume qu'il inaugure : « *Les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et les pauvres reçoivent la Bonne Nouvelle* » (Mt 11, 5).

Quand un malade ne guérit pas, soit, il ne reçoit pas le signe qu'est la guérison physique. Mais il peut ressentir d'autres effets du Salut, ainsi l'expérience mystérieuse de la paix, de la force intérieure, de la joie, etc. Que de malades, de mourants, *pauvres recevant la Bonne Nouvelle*, témoignent alors de l'échec de la Mort...

On peut bien sûr comprendre que, spontanément, la guérison soit le premier signe attendu du Père pour manifester sa tendresse à son enfant malade - et l'on va d'abord prier en ce sens. Mais un chemin spirituel peut s'ouvrir en nous, et nous faire découvrir qu'il existe d'autres signes. À nous de les demander, de les faire reconnaître. Qu'un homme ait sa pleine stature d'homme selon Dieu ne veut nécessairement pas dire qu'il est en bonne santé. Un malade peut dès ici-bas rayonner de la Vie promise à tout jamais.

La souffrance, la douleur dégradent l'homme, il est légitime de les combattre de toutes nos forces comme signes du Mal, ennemi de l'homme. Mais ces signes également ne sont que des signes. Il appartient à chacun de les interpréter pour soi. Et plus d'un malade, privé du signe de la guérison, nous bouleversera (malheur à nous si nous prétendions lui imposer cette interprétation !) en faisant paradoxalement et librement de son épreuve de santé, le lieu, le signe de son lien au Christ souffrant : au Christ traversant la mort pour le Salut des hommes. Dans la culture qui est la nôtre, il nous revient de ne pas faire de la guérison un absolu. Sous peine de négliger tout ce qui, en toute vie, fut-elle la plus blessée, laisse déjà fragilement transparaître l'absolu du Salut promis à tous.

Annoncer le salut

Car en disciples de Jésus, nous savons que c'est lui, le Sauveur, qui est à annoncer, avec ses signes avant-coureurs dès maintenant - et dont la guérison fait partie. Et lors de cette annonce, dans notre façon d'être et de parler, sera profondément fidèle à la vérité de la foi chrétienne ce qui maintiendra la guérison et la santé dans leur position très noble, mais limitée, de simples signes.

Revenons au récit du texte de Luc. Il suggère l'irruption du Salut pour le Samaritain par son retour (sa conversion) qui rend possibles la rencontre de Jésus et l'écoute de sa parole. Le chemin nous est tracé : comme disciples du Christ Sauveur, c'est bien à cette expérience que nous avons mission de disposer ceux vers qui nous sommes envoyés. Les mettre en présence du Sauveur. Elle dépasse évidemment le seul registre des sacrements, selon la promesse : « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux » (Mt 18, 20). Et l'on trouve là le sens profond de la mission de l'Église dans le monde de la maladie, de la vieillesse : permettre la rencontre du Sauveur, à travers la rencontre d'une sœur, d'un frère, tout aussi assoiffé/e de guérison, mais rendu/e capable de discerner dans cette soif légitime le désir infini d'être sauvé/e. Surtout là où font défaut les signes de la guérison et de la santé, chacun de nous est convié à laisser fleurir le signe de la présence fraternelle, humble et irrésistible comme le Salut.

Philippe Robert sj

Pour aller plus loin :

À quel vécu personnel me renvoie la distinction guérison/Salut ?

Lorsqu'il s'agit de ma santé, de la santé, de la vie d'amis, de parents, etc. comment est-ce que je vis personnellement la présence ou l'absence du simple signe qu'est la guérison ?

En quoi la distinction guérison/Salut m'interroge-t-elle sur ma propre prière de demande ?